

# Du pacifisme à l'antimilitarisme

Autor(en): **Bach, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **110 (1965)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343240>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Du pacifisme à l'antimilitarisme

« La patrie est chose terrestre ;  
qui veut faire l'ange sera tou-  
jours un mauvais patriote. »

E. RENAN

Le débat public engagé ces temps-ci autour des objecteurs de conscience pourrait bien faire illusion à la longue si l'on n'y prend garde. A entendre et à lire leurs supporters, on serait tenté de croire que le mouvement pacifiste est sur le point de se transformer en raz de marée, menaçant de submerger à bref délai la conscience helvétique. Inutile de dire que nous sommes très loin d'une situation pareille. Nous avons même quelques raisons de penser qu'elle ne se produira jamais. Pour l'heure, le nombre infime d'objecteurs qui se présentent devant les tribunaux militaires démontre sans ambages qu'il n'y a pas péril en la demeure. Le fait que ce nombre reste constant depuis un demi-siècle rassure pour l'avenir. Ce qui a changé, c'est l'intérêt que le problème soulève dans le public, et le soutien accordé aux objecteurs depuis quelques années dans divers milieux. Nous avons le plus profond respect pour ceux qui se soumettent sans condition aux exigences d'une conscience intransigeante. Nous en avons fort peu pour ceux qui exploitent le problème de l'objection de conscience à des fins antimilitaristes. Aussi nous paraît-il nécessaire de désigner l'un ou l'autre de ses appuis suspects, tout en soulignant que la confusion entre le pacifisme et l'antimilitarisme n'est un phénomène ni original, ni indigène. Peut-être est-il opportun de rappeler par la même occasion que l'authenticité et l'ampleur d'une protestation ne sont pas nécessairement proportionnées au bruit qu'on fait autour d'elle.

Définir l'attitude générale du peuple suisse à l'égard de l'antimilitarisme est aisé. Tenu miraculeusement à l'écart des

conflits qui se sont succédé depuis plus d'un siècle, jouissant des fruits d'une stabilité intérieure et d'une prospérité sans exemple, peu enclin par vocation plus que par égoïsme à se mêler des affaires des autres, il appelle la paix de tous ses vœux et ne reste indifférent à aucun des efforts que l'on fait en sa faveur. Cela étant, reconnaissons que les mouvements pacifistes ont recueilli peu d'écho chez lui. Entendons par là qu'il est peu sensible aux séductions de l'aventure. Survivre pour lui en est une, et suffisante pour l'absorber corps et âme. Et comment n'en pas voir une autre, périlleuse celle-là, dans le fait de désarmer unilatéralement au milieu d'un monde de loups?

Il lui en a coûté beaucoup pour rester finalement maître chez lui, et davantage encore chaque fois qu'il a cessé d'être vigilant. L'expérience l'a convaincu. Il n'entend pas la répéter. Son bon sens se hérissé quand certains, des mieux intentionnés sinon des plus lucides, le pressent d'accomplir ce geste vain dont dépend le sort du monde, à les entendre. Il écoute d'une oreille impatiente les arguties de ceux qui, équivoquant avec grâce, proclament bien haut leur adhésion au principe d'une force armée tout en lui refusant le matériel et les subsides chaque fois que l'occasion s'en présente. Ces opportunistes nonchalants l'agacent, qui restent fidèles aux principes tant qu'ils n'entraînent ni effort ni dépense. C'est une gageure pour un petit peuple de vouloir se défendre tout seul. Que ses nationaux ne se mêlent pas de lui compliquer la tâche!

Quelques-uns, il est vrai, s'y emploient déjà de toutes leurs forces. Dilettantes en nombre croissant qui considèrent le service du pays peu digne de leurs préoccupations et que la pensée de se soumettre à une discipline remplit d'aigreur. Pour un peu ils accorderaient à des mercenaires étrangers le soin d'assumer à leur place la servitude des armes. Le malheur est que cette tradition ne s'instaura jamais dans le pays, la coutume ancestrale exigeant au contraire que nous prodiguions notre sang pour les causes des autres. Source de souci encore, les révoltés sur le retour, si diserts dans une partie de notre

presse, qui prétendent éprouver une gêne intolérable dans les structures de notre armée. Et Dieu sait si les traditions démocratiques s'y sont fait sentir — parfois même à l'excès! Les adversaires de l'effort aux yeux desquels toutes les exigences de la vie du soldat font figure de brimades. Les timorés, soucieux de préserver une personnalité ombrageuse ou falote des contacts extérieurs. Comme l'écrit J. Monnerot<sup>1</sup>: « Un grand nombre d'hommes qui ne sont nullement faits pour le service militaire, qui n'y sont pas prédisposés par l'éducation, et qui n'y réussissent guère d'abord, y accumulent rancunes et ressentiments, ulcérés souvent de n'y pas voir reconnu le genre de supériorité dont ils se targuent dans la vie civile. »

Reconnaissons toutefois que l'armée peut procurer des déceptions. Des relations hiérarchiques perturbées par l'incompréhension réciproque provoqueront des désastres. Se dresseront alors contre elle des hommes honnêtes mêlés à des simplificateurs impatientes de l'identifier aux personnages qu'ils ont redoutés ou haïs. Ce sont là des accidents inévitables dans un milieu où se rencontrent des individualités qui ne se sont pas choisies et dont les ondes ne s'accordent guère. Il n'en va pas autrement dans d'autres secteurs d'activité à ceci près que les mésententes y demeurent confidentielles. On ne s'en vante point.

Tout compte fait, on s'étonne malgré tout que les réfractaires soient si rares. Cela tient à ce que le respect des institutions militaires demeure ici plus profond qu'ailleurs. Soit dit en passant: cela n'arrange pas leurs contempteurs. Avec la plus mauvaise volonté du monde notre armée ne saurait être dénoncée comme l'instrument d'une classe. Son caractère défensif la met définitivement à l'abri des griefs qu'on peut accumuler contre ses semblables dans d'autres pays. Les obscures impulsions qui entraînent parfois les prétoriens à jouer un rôle politique lui restent étrangères. Nous n'avons pas de territoires à maintenir sous tutelle. Nous tenons à demeurer

---

<sup>1</sup> *La Guerre en question*, Gallimard 1951.

libres, ce qui est légitime et, compte tenu de notre faiblesse, assez méritoire.

Pour toutes ces raisons la politique, si elle suscite comme ailleurs des antimilitaristes, ne les engage pas à se soustraire à leurs obligations militaires. Les statistiques nous l'indiquent clairement: un citoyen par année en moyenne se prévaut d'options de cette nature pour esquiver le service. On prête quelquefois aux tenants de l'extrême-gauche des intentions machiavéliques à ce sujet. La vérité est plus simple. Sur notre sol le pacifisme à motivation politique se paie surtout de mots. Il préfère donner son appui intéressé au sacrifice des autres plutôt que d'encourir des condamnations. Il en fut d'ailleurs de même en France pendant la guerre d'Algérie, mais la confusion entre le pacifisme et l'antimilitarisme, voire la désertion crapuleuse, y fut soigneusement entretenue. Jacques Ellul n'a pas peu contribué à la dissiper pour ses lecteurs dans une série d'articles parus dans *Réforme* en été 1960. Recensant les motifs invoqués par les réfractaires, il constate que la plupart ne dépassent pas le niveau du slogan politique. Tout est bon pour se distancer du devoir que l'Etat a prescrit à ses forces armées. « Je ne vois pas pourquoi on me demande d'aller me faire casser la gueule pour quelques maniaques de la colonisation » gémit un déserteur dont la lamentation est pieusement recueillie par les Temps Modernes. Est-il besoin de dire que ce refus de servir n'a rien de commun avec le pacifisme? Il est tout au plus l'expression d'une profonde et irrémédiable veulerie. Qu'il jette cependant un doute sur une société qui a dû traverser de dures épreuves avant de parvenir à légitimer ses objectifs politiques, c'est une autre histoire. Si ces hommes, comme un petit nombre en a donné l'exemple, avaient endossé les hardes du FLN pour faire le coup de feu à ses côtés, leur acte, si contestable qu'il fût resté dans la perspective nationale, eût inspiré néanmoins un certain respect. La dérobade dans ces conditions n'appelle que le mépris. Nous mentionnons ces faits, sûrement oubliés déjà, pour mettre en lumière les arrière-plans troubles sur lesquels

le refus de servir peut parfois se dessiner. Sous couleur de s'opposer à la violence, combien de prétendus pacifistes se satisfont d'une réalité plus prosaïque? Leur pacifisme n'est que l'alibi d'une faiblesse honteuse d'elle-même.

Nous venons d'écrire que notre pays en comptait étonnamment peu. Accordons aux nôtres le bénéfice de la sincérité. D'ailleurs, ce ne sont pas eux qui nous préoccupent le plus, mais bien ceux que le phénomène de l'objection de conscience attire comme des mouches. Ceux qui accompagnent les bonnes âmes vers les cimes de l'indignation à bon marché. Notre « politique insensée d'armements », les « horreurs de la guerre atomique », tels sont les chevaux de bataille qu'enfourchent habituellement nos paladins de l'antimilitarisme. Mais que survienne un objecteur de conscience, le concert de leurs protestations s'amplifie soudain. Aux « Partisans de la paix », associés étroitement à un parti politique dont la lutte contre les institutions nationales est l'objectif majeur, viendra se joindre toute une catégorie de choristes jusque là plus retenus : intellectuels soucieux d'accomplir ostensiblement les gestes qui s'imposent en faveur de la paix, snobs affolés à l'idée de rater le dernier bateau de l'altruisme, apologistes de la mauvaise conscience, et des hommes politiques que l'on s'étonne de trouver en si étrange compagnie. S'ils fréquentaient les chapelles de la gauche ardente, nul doute qu'une place leur fût assignée de droit parmi les pourfendeurs de la « politique des colonels » et les samaritains de ses pitoyables victimes. Mais il s'agit de politiciens dont les partis ont donné des gages sérieux d'attachement à nos institutions nationales. Que viennent-ils donc faire au milieu de ces trublions? Quelle mouche les a piqués tout à coup? Qu'on nous permette à ce sujet une brève digression.

Notre gauche nationale a commencé par être farouchement antimilitariste à l'instar des gauches étrangères, internationalistes par essence. Il suffit de relire les écrits de ses leaders d'avant 1914, ou Jaurès en France et des auteurs comme Roger Martin du Gard dans « Les Thibault », pour s'en convaincre.

Confondu avec un fanatisme agressif, ce qu'il a été parfois, le patriotisme est à leurs yeux une maladie qu'il est urgent d'extirper de l'humaine condition. « En exaltant partout le patriotisme, le sentiment de la patrie, (le XIX<sup>e</sup> siècle) a fortifié le principe des Etats nationaux, et il a semé la haine entre les peuples, et il a travaillé pour de nouvelles guerres! » fait dire Martin du Gard à Jacques Thibault. Ce patriotisme forcené trouvera son expression la plus complète dans l'armée, revancharde et de surcroît hostile aux mouvements ouvriers qu'elle écrase brutalement. Doublement honnie comme briseuse de grèves et comme instrument docile d'une bourgeoisie dont elle soutient l'esprit de conquête, l'armée fait figure d'obstacle majeur à la révolution prolétarienne sur tout le continent. Ajoutons sans tarder que la gauche suisse ne s'aligne pas tout entière sur ces tendances extrêmes. Une scission va s'opérer rapidement entre les tenants du dogme marxiste pour lesquels la lutte contre le militarisme comme instrument de classe de l'Etat bourgeois est une partie de la lutte contre le capitalisme et ne peut en être séparée, et ceux qui admettent la nécessité d'une défense armée du pays. Cette scission va s'élargir au point de se transformer en rupture complète d'une grande partie de cette gauche avec le marxisme et ses thèses révolutionnaires.

Comment le souvenir de cette histoire récente ne resterait-il présent à bien des esprits? Qu'il leur inspire des réflexions nostalgiques n'est pas pour surprendre. C'est tout un mode traditionnel de penser qui doit être progressivement amendé. L'est-il déjà partout? On ne saurait l'affirmer. D'ailleurs une attitude un peu ambiguë vis-à-vis des problèmes de la défense nationale peut procurer de substantiels avantages du côté d'un électorat inquiet à juste titre des dépenses qu'occasionne l'armée. Les vieux chevaux de bataille pacifistes sont toujours bons à enfourcher quand on sait où ils conduisent. L'appel à la mesure, dans un pays qui en a le culte, porte en général ses fruits. Et lorsqu'une indéniable vocation pacifique habite une population, on ne fait jamais appel en vain à ses senti-

ments généreux. Elle sera toujours prête à reconforter les malheureuses victimes d'un militarisme qu'on lui affirme latent.

Cette brève incursion dans l'histoire des gauches ne nous empêchera pas de revenir à nos pacifistes authentiques. Placés comme ils se veulent au-dessus du fracas des humains, devinent-ils qu'on se sert d'eux trop souvent et que leur émouvante protestation contre l'absurdité de la guerre se fond dans la mauvaise querelle qu'on cherche aux institutions du pays? Réaliseront-ils un jour que leur refus de la violence, pour respectable qu'il soit, a surtout pour effet d'enlever son frein à la violence des autres?

Certains l'ont réalisé déjà : entre 1939 et 1945 leur nombre fut minime. Peut-être la menace qui pesait sur le pays avait-elle assoupli beaucoup de scrupules. Ou bien est-il plus malaisé de se désolidariser de ses compatriotes quand ils sont unanimement résolus à se défendre les armes à la main, que dans les périodes d'interrogations et de flottements comme celle que nous traversons? A la place de la curiosité ou de l'intérêt qu'ils suscitent de nos jours, la réprobation et l'hostilité générale s'abattraient impitoyablement sur eux. Il faut pour les supporter un détachement extraordinaire, une force d'âme peu commune. En sont-ils tous doués supérieurement ou n'en est-il pas parmi eux qui sont impressionnés surtout par le spectacle qu'ils se donnent à eux-mêmes? Il n'est pas très glorieux de refuser superbement son concours à la force publique quand les malandrins s'attaquent à des tiers et de la requérir lorsque ces malandrins se retournent contre vous. Mais la dialectique spécieuse qui permet ces volte-face n'a tout de même jamais manqué d'adeptes, moins sensibles aux contradictions de leur pensée qu'à la crainte des coups.

Qu'on ne nous fasse pas l'injure de croire que nous assimilons à des opportunistes tous ceux qui offrent leur appui aux objecteurs. Combien sont-ils au contraire qui, loin de le mettre au service d'une cause sordide, pensent retrouver en eux le signe d'une pureté et d'une obéissance retrouvées? Il n'empêche que notre sympathie va à ceux qui acceptent de

parcourir avec les autres le dur chemin de la vie et qui refusent de faire leur salut tout seuls. A ceux qui voient dans une nation une œuvre humaine, douloureusement engendrée, fragile et menacée; partant, une création dont on garantit la survivance au prix d'amour, de fidélité et de sacrifices. « J'avoue, écrivait Benda, que lorsque je vois des docteurs, s'appellassent-ils Montaigne, Voltaire ou Anatole France, faire consister tout leur réquisitoire contre la guerre à prononcer que les apaches de barrière ne sont pas plus criminels que les chefs d'armée et à trouver bouffons des gens qui s'entre-tuent parce que les uns sont vêtus de jaune et les autres de bleu, j'ai une tendance à désertier une cause qui a pour champions de tels simplificateurs et à me prendre d'affection pour les mouvements d'humanité profonde qui ont créé les nations et qu'on blesse là si grossièrement.<sup>1</sup>»

Lt. colonel EMG A. BACH

---

<sup>1</sup> J. Benda: *La Trahison des Clercs*, Grasset 1927.

## **Le «Mirage IV» dans le cadre de la force de frappe**

Ses dimensions sont en général le double de celles du Mirage III; son tonnage est supérieur de plus du triple. Son prix est de 20 millions de francs, non compris celui d'un certain nombre d'équipements fort coûteux.

Dès son apparition, ce Mirage a suscité de nombreuses critiques. Son rayon d'action était et demeure encore, malgré certaines «rallonges» grâce au ravitaillement en vol, un peu